

## Cabane Apocalyptica

Dieu me parle tous les matins entre 8 h et 10 h.  
Sophy Divry, *Curiosity*

Je suis né il y a trois mois. J'ai trois mois. Après neuf mois à l'étroit dans le ventre de ma mère, des mains gantées de latex élastique épais et noir m'ont saisi la tête. Ne sortaient de moi que les pieds. Ils pendaient dehors. On tirait. Ça ne sortait pas. Alors, les mains dans l'utérus de ma mère, ma tête saisie, une longue et bruyante succion, le frottement des parois, des mains, du latex, des liquides, de mes parties, une lente expulsion continue. Je suis sorti.

De ma mère je n'ai connu que les fluides et les bruits intérieurs. Les mains m'ont lâché par terre. Le sol était souple, il rebondissait un peu, une mousse ferme de caoutchouc recyclé. J'ai poussé un cri. Je ne voyais rien. Mes yeux étaient collés. Il n'y avait que le bruit. Les bruits de ma mère, des coups sourds, des souffles forts et chargés de mucus. J'ai le cou tordu.

Une chose de tissu rugueux me frotte la face, les yeux, mes cils se décollent lentement les uns des autres, mes paupières s'ouvrent. La première chose que je vois, c'est le blanc. Je ferme les yeux. Il n'y a plus d'obscurité. Je vois mes veines, un fond rougeâtre. Un doigt ganté appuie sur mon globe oculaire droit, presse ma paupière et la remonte de force. Le blanc. Des formes noires. Une lumière plus petite, jaune, est placée devant ma cornée, elle semble pénétrer tout mon œil, ma sclérotique, mon iris, ma pupille — c'est presque physique, presque comme si une tige pointue fine comme un poil y était enfoncée — elle traverse l'humeur vitrée et atteint le fond de l'œil. Ça brûle. Je crie.

Je n'ai jamais senti le souffle de ma mère. Je n'ai jamais senti sa langue. Je ne l'ai jamais touchée. Je n'ai pas bu son lait. Seule me reste une odeur que je crois avoir imaginée, une odeur sure, mais légèrement sucrée. Elle m'évoque le confort du ventre et la caresse. Jamais je n'ai retrouvé cette odeur. Je n'ai jamais vu ma mère.

\*

Prise en pince, doigts enfoncés entre les côtes, les ondes du choc des pas, un mouvement de soufflet contre mon flanc, le vide dessous, et *garder les yeux fermés* : voilà ce qui me reste de mes premiers temps.

Ensuite, de la lumière homogène partout. Je la sentais frapper chaque partie de mon corps. L'air même de l'endroit était lumière blanche. Le monde, du blanc sans contours, partout, partout, les murs, le sol, les formes autour, les reflets des tubes en inox, des surfaces en inox, des films plastiques, du plexiglas des boîtes. Éclats, éclats, éclats, éclats.

Je fus déposé sur une surface en métal. Un froid remonta depuis la peau de mes membres et de mon ventre. Le froid semblait se dégager du cœur même du métal, inévitable. Je le sentais remonter en une vague uniforme et continue, sous la peau, les fascias, les tendons, les os, la moelle. L'intérieur de mes os devint froid, et bientôt le froid émana de mon propre intérieur. Le tremblement se saisit de tous mes membres. Je tremble.

Une ombre approcha, une ombre de blanc, une blouse en non-tissé qui émettait à chaque mouvement un froissement atone.

#14333

L'avantage, c'est que ça s'opposait au froid. Ça l'annulait presque. La chaleur sortait par vagues pulsées de mon oreille gauche. J'avais l'impression que mon oreille gonflait, dégonflait, palpait, et à chaque palpitation envoyait un mélange de chaud et de piquant. Les vagues sur leur passage agitaient autour d'elles le sang, les muscles, les poils, ça se mettait à vibrer à toute vitesse. Un peu de sang épais et tiède gouttait sur mon flanc.

On me piqua. On me pesa. On me mesura. On me fit avaler. On me palpa. On prit mon sang. On me tritura. On posa un élastique autour de mes cordons spermatiques. On m'ouvrit la bouche. On examina l'intérieur de mes oreilles. On me porta. Longtemps. On me déposa sur sol d'une cabane. C'est de là que je vous parle.

\*

J'ai trois mois, j'habite dans une cabane faite d'un seul bloc de polyéthylène non toxique et 100 % recyclable, de 220 cm de largeur, 150 cm de hauteur et 140 cm de largeur. Soit une pièce offrant 2,75 m<sup>2</sup> de surface utile. Ma cabane est résistante aux chocs.

Des pigments beiges sont mêlés au polyéthylène. Cette couleur rend superflue toute peinture ; elle diffuse la lumière du soleil — rare les jours d'hiver, froids et nuageux — et joue un rôle de régulateur thermique. Dans le même temps, un filtre anti-rayons ultraviolets garantit une fraîcheur supplémentaire en été.

Un demi-cercle de 140 cm de diamètre est délimité devant l'entrée par un grillage d'acier galvanisé. J'appelle ce demi-cercle mon jardin. Accroché au grillage par un anneau d'inox, à gauche de l'entrée, un seau de plastique noir est destiné à recueillir de la nourriture. À droite, un double seau de plastique rouge, pour l'eau et le lait.

Outre l'ouverture d'entrée et de sortie, ma cabane dispose d'une bouche de ventilation pouvant être ajustée à l'infini par contrôle manuel. L'intérieur est donc, en toute saison, aéré par un courant venu de l'extérieur.

Ma cabane, ma hutte. J'aime les courbes de l'entrée, qui a la forme du contour d'un œuf ; je goûte l'absence d'arêtes, notamment au plafond. J'ai bien parfois un peu de gêne, le polyéthylène n'est pas opaque, et cela m'empêche de dormir tard les jours très ensoleillés, nombreux. J'aimerais bien de temps en temps changer la place des seaux, je trouve leur fixité un peu abrutissante.

Mais — c'est une confiance que je vous fais, jamais je n'irais m'en plaindre à haute voix — le problème véritable, qui chaque jour se rappelle à moi par une sensation d'endolorissement du bassin et des côtes, que je ne parviens à oublier malgré ma contemplation assidue de la voûte douce de ma cabane, le véritable problème, c'est le sol. J'ai une cabane de pleine terre. La plupart du temps ce n'est pas embêtant : il fait sec, et le sol est comme couvert de tommettes inégales délimitées par de fines crevasses noires. Cela peut gratter un peu, mais j'ai le cuir dur. Parfois, un brin d'herbe pousse, un petit ver vert que je m'empresse de cueillir du bout des incisives. En cas d'averse, en revanche, l'eau d'abord ruisselle, les coulures se mêlent à la poussière et déposent des traînées marrons sur les murs et mon corps ; et si la pluie dure, les mottes se gorgent et s'amollissent, j'ai l'impression de dormir sur un vieux matelas spongieux, et ça me scie la colonne.

Ma cabane. C'est le seul chez moi que j'aie jamais eu, hormis le ventre provisoire de ma génitrice. Je m'y sens chez moi.

\*

Ce matin, j'étais un peu triste de constater l'absence de flocons dans mon seau. C'est pourtant mon plat préférés. Il faut croire que je suis trop vieux. Maintenant que mes papilles sont bien développées, j'ai droit à des croquettes et à une buvée.

Ma buvée, je la prends par une tétine de silicone reliée à une grande machine carrée, Lactovit3000, qui fournit quatre cabanes à la fois grâce à ses quatre bras. J'aime admirer le mouvement ondulatoire des tuyaux, il me rappelle celui des asticots qui gigotent parfois au fond de mon seau. J'aime bien les asticots, je les trouve mignons avec leur petite tête sans yeux et leur petit corps annelé. Lactovit3000 passe tous les matins et tous les soirs à la même heure. Le bruit de ses larges chenilles renforcées se fait entendre alors que les parois de mon estomac commencent à peine à vibrer de faim. L'attente n'est pas trop longue. J'ai droit actuellement à un aliment d'allaitement composé de lactosérum, d'huiles végétales, de lait écrémé en poudre, de gluten de blé, de protéines de lactosérum, de concentré protéique de soja, de lactose, de maltodextrine, d'amidon de blé, de fécule de maïs, de chlorure de sodium, de sulfate de magnésium, de sorbitol, d'hydroxyde de magnésium et de carbonate de calcium. Il est enrichi de complexes d'huiles essentielles, et surtout de compléments antioxydants à base de vitamine E. Cela me protège des parasites intestinaux, renforce mon immunité et prévient le stress oxydatif émis par les radicaux libres. J'ai du mal à imaginer les dégâts de l'oxydation sur ma santé. Je ne me sens jamais stressé. Ça doit marcher.

Ce matin, donc, j'ai eu la tristesse de voir que mes chers flocons d'orge, de colza, de maïs, de luzerne, de betterave et de blé pré-gélatinisé avaient laissé la place à des granules cylindriques marron. Le plat des plus de trois mois, des croquettes extrudées de tourteau de colza, féveroles, lupin, pois, tournesol, drêche de maïs, graines de lin, caroube, orge, mélasse de canne à sucre. Un arrière-goût ferreux, il doit y avoir des vitamines et des minéraux. Pas mal. Mais décidément, cette texture... Je préférerais les flocons.

\*

Avez-vous entendu parler du lait à cellules ? On dit qu'il s'agit d'un lait contenant une forte concentration en cellules somatiques — c'est-à-dire en cellules inflammatoires ou en cellules épithéliales (quel joli mot !). Cela peut être très dangereux pour la santé. Heureusement, ça n'arrive qu'avec le *lait trait*. Le lait contenu dans mon seau rouge offre les garanties les plus certaines de sécurité sanitaire. Il est d'ailleurs dilué avec de l'eau très chaude. Il m'est arrivé de me brûler la langue et le palais. Je suis parfois un peu glouton. Quelquefois, une sensation de faim ancrée au creux de mes entrailles se saisit de moi. Ça me dirige de l'intérieur, j'ai l'impression que des fils, reliés en un point situé au cœur des plis de mes intestins, à chacun de leurs mouvements entraînent, qui mes pattes, qui ma tête, qui ma mâchoire, qui ma langue, etc. Je suis alors comme dépossédé. Je ne m'appartiens plus.

Tout de même, du lait à cellules...

\*

Parfois, je m'affame et m'assoiffe. C'est pour compenser les crises de dépossession, qui me font engloutir des litres et des litres. Tout y passe, même l'eau, qui a parfois stagné pendant cinq ou six jours, où flottent moucherons, moustiques, poussières et particules diverses.

Pour ce faire, je me concentre. Ce n'est pas difficile, mais ça demande d'avoir bien dormi et de disposer d'une certaine patience. Avec la pratique, ça devient plus facile. D'abord, je prends une position confortable. Je ferme les yeux. Je porte mon attention sur ma respiration. J'ouvre mon attention à toute l'intériorité de mon corps. Je laisse remonter les douleurs chroniques du dos, les piqûres, les élancements, toutes les sensations, les picotements, les pincements, les contractions, les boules, les envies de me gratter. Ce n'est que le début. L'étape suivante, c'est la focalisation.

Une fois toutes les sensations parasites ressenties, reconnues et remisées, je tourne le regard de mon esprit vers mon ventre. Je ne le fais pas « d'en haut », comme si j'observais mon ventre avec mes yeux, je le fais « du dedans ». Ce n'est pas un regard endoscopique, je vous vois venir avec votre sourire en coin. Je ne visualise pas mes organes internes, mes intestins roses et luisants, veinés de violacé et qui pulsent au

rythme des battements de mon cœur, animés par le passage du sang dans les artères et les veines. Non, c'est un regard qui ne voit pas, mais qui sent. C'est comme si seul le ventre sentait. Comme si toutes les sensations venaient de lui. Cela peut s'accompagner d'une accélération du souffle et d'une impression de vertige intérieur, c'est-à-dire de chute en moi-même et en même temps de rotation sur moi-même.

Je reste ferme et concentré. Ventre. Ventre. Ventre. Vient un moment où j'entre dans mon ventre. Je ne suis plus que dans mon ventre. Je ne suis plus que ventre. Vous pouvez vous figurer une conscience rassemblée en un point, une unité indomptable, invisible, atemporelle et aspatiale, qui se situerait au cœur des organes de l'abdomen, qui serait enfoui parmi les viscères, palperait en même temps qu'eux de vie et de digestion.

Une fois bien installé dans mon ventre, c'est très simple. Il suffit que je me répète ces mots silencieusement : « Tu ne sens ni faim, ni soif. » Si je m'y prends bien, les sensations de faim et de soif disparaissent des heures durant. Au moindre tressaillement organique, je n'ai qu'à songer à cette phrase pour apaiser mon intérieur. C'est extrêmement efficace. Et le temps passe bien plus vite.

\*

Voilà plusieurs jours que je suis aux croquettes. Décidément, je ne m'y fais pas. Les flocons me manquent. J'aimais tant sentir sous mes dents leur finesse croustillante se briser en petits éclats qui, au fil de ma mastication, formaient une pâte épaisse à la texture granuleuse. Ce petit goût noisette de l'avoine, le parfum terreux et sucré de la betterave, la rondeur du maïs, la verdeur à peine torréfiée du blé... la salive m'en monte aux babines. J'y passe un coup de langue, me lève, m'approche à petits pas mesurés du seau, je tends le cou, mes vertèbres s'écartent les unes après les autres, mes muscles se tendent, et mes tendons, je penche la tête, approche ma bouche et

*NON. Tu ne sens ni faim, ni soif. Tu ne sens ni faim, ni soif. Tu ne sens ni faim, ni soif. Tu ne sens ni faim, ni soif...*

\*

Je me sens mieux aujourd'hui, j'ai plus d'énergie. Je me sens, plutôt que réveillé, *éveillé*. Les contours des choses sont plus nets. Les couleurs me semblent davantage saturées. Le monde me paraît neuf. Je ne sens pas la faim. Quand Lactovit3000 passe, la vue de ses appendices tubulaires annelés agités de contractions vomitives me flanque la nausée. J'inspire profondément, l'air est frais et piquant, avec un fond d'effluves florales.

Je sens une flamme en moi allumée par une faim nouvelle, je veux me nourrir du savoir. Je n'ai qu'un désir : que mon âme monte, inspirée. Je veux accéder aux visions. Je veux connaître les secrets du monde, l'avenir de l'univers. Je fixe la voûte en polyéthylène beige. J'y projette en pensée le noir du ciel de nuit de nouvelle lune, où brillent les étoiles sans affadissement, dans toute leur magnitude. Je souhaite les secousses du transport. Ô Ciel, emporte-moi !

Je ferme les yeux et j'espère.